

sont internes et 30 sont externes. Parmi les internes 11 ont étudié au séminaire de Québec, 6 au collège Ste. Anne, 4 au séminaire de St. Hyacinthe, 4 au collège Ste. Marie, 3 au séminaire de Nicolet, 3 au séminaire de Ste. Thérèse, 3 au collège Joliette. Le nombre des internes étudiant le droit est de 15; la médecine 20. Un élève se prépare à l'enseignement. (Cet élève est M. Dostaler, qui, après avoir étudié pendant trois ans à l'école normale Jacques-Cartier, obtenu le diplôme d'école modèle et remporté presque tous les premiers prix de sa classe, suit aujourd'hui les cours scientifiques de l'Université dans un but particulier.) Les grandes salles destinées à la bibliothèque de l'Université sont aujourd'hui meublées et prêtes à recevoir sur leurs immenses rayons les livres qui doivent former cette bibliothèque. Il a été décidé que la bibliothèque du séminaire, celle de la faculté de droit et celle de la faculté de médecine, seraient réunies à celle de l'Université. Celles des étudiants en théologie du Grand Séminaire et des élèves du Petit Séminaire doivent seules rester à leurs places. Une collection de plus de 200 volumes, destinée à la bibliothèque de l'Université déjà si riche, est arrivée de Paris ces jours derniers. Elle contient les œuvres de plusieurs théologiens, entre autres celles du grand Suarez, la continuation du *bulleaire* depuis le pontificat de Clément XIII jusqu'à celui de Pie VIII, les classiques latins de Lemaire, et de nombreux mémoires sur l'histoire de France parmi lesquels on remarque ceux de St. Simon, du Cardinal de Retz, de Mme de Mottville, de Sully et de Mme d'Oberkirch. L'Université vient aussi de placer, dans son musée, un canon qui lui a été donné par M. le Capitaine Lavoie, de l'Île-aux-Grues, et qui a été trouvé sur les bords du Cap Brûlé, sur la côte nord de St. Laurent, où fit naufrage, le 1er septembre 1729, le vaisseau du roi l'*Elephant*, dont on voit encore quelques débris. Cette pièce mesure 5 pieds et 8 pouces sur la longueur et a 13 pouces de diamètre. En mettant ainsi dans un lieu où il sera bien conservé, cette intéressante relique des premiers temps de la colonie, M. Lavoie a bien mérité de nos antiquaires.

— Le zèle que mettent des localités pauvres et éloignées à se procurer de bons maîtres, devrait faire honte à plusieurs paroisses riches et populeuses, où l'on se contente d'avoir un grand nombre d'instituteurs souvent très incapables. Nous avons déjà eu occasion de faire observer qu'un bon nombre d'élèves des deux écoles normales avaient trouvé des situations avantageuses, dans des endroits où ils ne seraient certainement pas allés les chercher. C'est ainsi que, dernièrement, M. l'Inspecteur Béchard, dont le zèle et l'activité méritent les plus grands éloges, emmenait avec lui M. Joseph Barrette, élève muni d'un diplôme de l'école normale Jacques-Cartier, qui va s'établir à Pabos, dans le district de Gaspé. Mais voici un fait plus remarquable encore. M. Melnyre, curé de Tignish, paroisse acadienne de l'Île du Prince-Edouard, s'est, dernièrement, adressé à M. le Principal Verreau, pour obtenir deux de ses élèves pour les écoles de sa paroisse. Les bons Acadiens se sont généralement cotisés pour cet objet. Outre les quarante louis accordés par le gouvernement de la colonie, on fournira aux deux maîtres le logement, la pension et le blanchissage. Le digne curé est, il faut le dire aussi, pour une grande part dans ces généreux sacrifices. M. Verreau s'est empressé de faire connaître à ses élèves l'appel qui leur était fait, et, de suite, deux d'entre eux, MM. Wilfred Barrette et François Desrosiers, déjà munis du diplôme d'école élémentaire et qui continuent leurs études pour obtenir celui d'école modèle, se sont spontanément offerts, et leur décision ayant été approuvée par leurs parents, ils viennent de partir sous la conduite de M. le Principal, qui a bien voulu les accompagner jusqu'à Portland. Nous ne savons ce qu'il nous faut le plus admirer, ou du zèle des Acadiens qui font venir des maîtres d'aussi loin; ou du courage des jeunes instituteurs, qui, par une saison aussi rigoureuse, laissent leurs parents et leur pays pour un endroit qui leur est tout-à-fait inconnu. Notre gouvernement a bien voulu les exempter de la pénalité imposée aux élèves des écoles normales qui n'enseigneraient point pendant au moins trois ans dans le Bas-Canada, et nous sommes certains que, d'un autre côté, les vœux de tous leurs compatriotes accompagneront ces missionnaires d'un nouveau genre. Ce n'est pas, du reste, la première fois que le Département de l'Instruction Publique du Bas-Canada trouve l'occasion d'être utile à nos frères de l'Île du Prince-Edouard. Déjà il a été chargé par les autorités de cette colonie de faire, à Montréal, l'acquisition de livres d'école français, que l'on s'est empressé d'expédier pour le plus grand bien de cette intéressante population.

BULLETIN DES SCIENCES.

— Le professeur A. D. Bachu, surintendant de l'exploration des côtes des Etats-Unis, a établi la longitude de l'Observatoire de Cambridge (Etats-Unis), d'après un moyen d'observation chronométrique, faites pendant les voyages en 1855, entre Cambridge, Liverpool, en Angleterre, opérations faites avec la plus grande science, la plus stricte précision par S. P. Bond, éc. Il résulte de ces observations que la longitude de Cambridge est de 4 heures 44 minutes 31 secondes 8 tiers égales à 710 7.58 735". Ouest de Greenwich. En ajoutant la différence de longitude entre les observatoires de Cambridge et de Québec, établie par le lieutenant E. D. Ashe M. R. au moyen du télégraphe électrique, être 18 de secondes 32 tierces égales à 40 34 30", on obtient pour longitude absolue de la citadelle ou de la cathédrale catholique de Québec, 4 heures 44 minutes 50 secondes 21 tierces ou 710 12 33 15". — *Journal de Québec.*

— M. Bailly, président de la Société Astronomique de Londres qui, depuis six ans, s'est occupé à chercher la pesanteur de la terre, prétend

être sûr d'avoir trouvé la pesanteur spécifique de notre planète à 0,0055 près. Le poids entier du monde en tonnes de 2,240 livres chaque serait, d'après l'échelle adoptée par ce monsieur, de 6,062,163, 592,211,410,488,882, ou six mille soixante-deux trillions, cent soixante-cinq mille, cinq cent quatre-vingt-douze billions, deux cent onze mille, quatre cent dix millions, quatre cent quatre-vingt-huit mille, huit cent quatre-vingt-neuf livres.

BULLETIN DES LETTRES.

— Les Etats-Unis viennent de perdre un de leurs plus grands littérateurs, Washington Irving, né à New-York la même année que la république américaine, le 2 avril 1783. Il est mort à l'âge de 76 ans, dans sa maison de campagne, sur les bords de l'Hudson. L'ouvrage qui commença sa réputation fut son *Histoire fantastique de New-York*, par Diedrich Knickerbocker, ouvrage qui parut un mois de décembre 1809, c'est-à-dire il y a juste cinquante ans. Le nom de Knickerbocker est devenu populaire aux Etats-Unis et l'on ne saurait, dit un journal, compter les banques, les hôtels, les journaux, les bateaux à vapeur, les compagnies et les sociétés diverses, qui se sont appropriées le nom de ce type du vieux colon hollandais de l'Amérique. Washington Irving n'avait pas encore vingt ans lorsqu'il avait déjà publié, dans un journal dont son frère Peter était le propriétaire, une série d'essais sous le nom d'Oliver Oldstyle. Son père, négociant écossais, l'avait d'abord placé, à l'âge de 16 ans, dans le bureau d'un avocat, profession qui ne souriait guères à ses goûts et à ses inclinations. A 21 ans il visita une première fois le vieux monde et parcourut l'Angleterre, la France, la Suisse et l'Italie. En 1813 il commença, aidé par ses frères, qui avaient quelques ressources pécuniaires, la publication de l'*Analytic Magazine*. En 1815 il passa de nouveau en Angleterre, ses frères étant ruinés, et il y publia un ouvrage intitulé le *Sketch-book*, pour lequel le célèbre libraire Murray lui donna d'abord \$1000, somme qu'il doubla généreusement plus tard, lorsqu'il vit le succès de cette publication. En 1820, il retourna à Paris, où il ne passa pas moins de six ans, y compris quelques excursions en Allemagne, à Londres et dans le midi de la France. Il publia pendant ce temps *Bracebridge Hall* et les *Contes d'un Voyageur*, deux de ses plus charmants ouvrages. En 1826 il passa en Espagne et écrivit la *Vie de Christophe Colomb*, la *Conquête de Grenade* et l'*Alhambra*. Ces ouvrages historiques lui valurent, plus tard, une des deux médailles d'or que George IV avait promises aux deux meilleurs historiens. L'autre fut donné à Hallam, qui est mort aussi lui dans le cours de cette année. Il était alors attaché à l'ambassade américaine à Londres, et fut même chargé d'affaires entre le départ de M. McLane et l'arrivée de M. Van Buren. De retour à New-York, en 1832, il fut l'objet d'une de ces orations civiques dont le patriotisme américain est si prodigue; mais qui ne pouvait être mieux placée que dans cette occasion. Dans le courant de l'été suivant il fit ce fameux voyage dans l'Ouest, auquel nous devons le "Tour dans les Prairies," les "Aventures du Capitaine Bonneville" et "Astoria." Ces ouvrages doivent être chers aux Canadiens, ils contiennent de jolies esquisses du caractère et des mœurs de nos intrépides voyageurs. En 1842, Washington Irving fut nommé, à sa grande surprise, à l'ambassade de Madrid. Il y demoura quatre ans. Depuis son retour il s'est constamment occupé de l'histoire de son patron, Washington, à laquelle il travaillait encore quand la mort a terminé soudainement sa longue et laborieuse carrière. Il vivait heureux et aimable dans une jolie retraite, entouré de ses neveux et de ses nièces, auxquels il s'efforçait de rendre les bienfaits qu'il avait autrefois reçus de ses frères.

— L'année 1859 est décidément l'année des anniversaires séculaires. Elle a, pour bien dire, commencé par celui de la naissance de Burns, que les nombreuses populations écossaises ont célébré presque dans toutes les parties du monde. Puis nous avons eu, en Canada, l'anniversaire deux fois séculaire de l'arrivée de Mgr. Laval, et ceux de la première bataille des Plaines d'Abraham et de la fondation de l'Hôtel-Dieu de Montréal. Enfin, l'année se termine par l'anniversaire séculaire de la naissance de Schiller, poète aussi cher aux Allemands que Burns peut l'être aux Ecossais. Un journal remarque à ce sujet que trois des plus grands événements de ces deux dernières années ont été des événements littéraires, la mort de Béranger et les fêtes en l'honneur des deux autres poètes que nous venons de nommer. La célébration allemande s'est faite avec autant de bruit et d'éclat que la célébration écossaise; mais elle a été surtout brillante à Stuttgart, à Paris, à Vienne, à Londres et à New-York. Illuminations, banquets, concerts, processions, discours, tels ont été les hommages rendus à la mémoire du poète et de l'historien dont l'Allemagne s'honore et qui fut le contemporain et l'ami de Goethe. Né à Marbach sur le Neckar, le 10 novembre 1759, Schiller mourut à Weimar, le 9 mai 1805, à l'âge peu avancé de 45 ans. Ses principaux ouvrages sont son *Histoire de la guerre de trente ans* et celle de la *Révolution des Pays Bas*, et ses fameux drames des *Brigands*, de *Don Carlos*, de *Jeanne-d'Arc*, de *Wallenstein*, de *Marie Stuart* et de *Guillaume Tell*. Un vers de cette dernière pièce est connu, dit-on, de toutes les mères allemandes. Ce sont les paroles que prononce la mère du jeune Tell après avoir vu passer la flèche qui enleva si heureusement la pomme placée par le tyran sur la tête de son fils. *Ce trait traversera éternellement mon âme. Parole sublime, en effet, et qui peint bien les sentiments d'une mère restée sous le coup de la terreur, malgré le succès de la cruelle épreuve imposée à son époux!*